

pouvons trouver. De plus, comme j'en ai témoigné plus haut, la découverte de l'immensité du temps a été un événement d'une telle importance, à la fois si enivrant et si dérangeant, que nous ne pouvons plus espérer revivre quoi que ce soit d'équivalent. Les écrits liés à cette découverte demeurent donc pour nous des documents irremplaçables et, aussi, éminemment instructifs, du fait qu'ils recèlent une ampleur de vue, une intensité de passion que rien ne saurait nous restituer dans leur intégrité. Une dernière chose, si élémentaire et fondamentale que bien souvent nous oublions de la dire : l'étude des chefs-d'œuvre des grands penseurs exige moins de la raison qu'une telle fougue intellectuelle ne procure de pur plaisir. Ce qui m'a personnellement poussé dans ma démarche fut tout simplement la joie.

Bien que ma manière de procéder puisse paraître, à la base, restrictive, je me suis pourtant efforcé de gagner en envergure en abordant toute une thématique liée à mon sujet. En particulier, pour des textes cimentés par une logique interne de la démonstration, les planches d'illustration font partie intégrante de celle-ci, et ne sont pas seulement de mignardes futilités ajoutées pour des raisons esthétiques et mercantiles. Les primates sont des animaux « visuels », et l'illustration (surtout dans le domaine de la science) possède un langage et un ensemble de codes bien à elle. Dans le plus brillant de ses articles, Rudwick (1976) a développé cette idée, mais les scientifiques ont mis du temps à ouvrir à une nouvelle dimension leur fixation traditionnelle sur le discours seul. Le raccourci iconographique tient un rôle de tout premier plan dans mon thème traitant de l'apport de la métaphore et de l'imagination au monde de l'observation. J'ai découvert que les images m'avaient amené à voir dans le temps sagittal et le temps cyclique le terrain premier de la joute intellectuelle. Du jour où j'ai perçu la complexité du frontispice de Burnet, j'ai tenu le canevas de ce livre. Aussi ouvrirai-je mes trois principaux chapitres par l'examen d'une gravure révélatrice

— généralement incomprise ou ignorée — qui reproduit la métaphore temporelle privilégiée par chacun des protagonistes.

Lorsque Goethe vieillissant assista, en 1830, à la plus grande polémique suscitée par l'opposition de deux principes, il jugea que ces débats de l'Académie des sciences prendraient à la longue plus d'importance que la révolution qui plongeait alors dans le tumulte les rues de Paris, à voir la véhémence avec laquelle Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, les deux figures de proue de la biologie française, mettaient en pièces la dichotomie fondamentale des deux interprétations, structurale ou fonctionnelle, des formes vivantes (affrontement qui ne portait pas sur le naissant conflit évolution/création, comme une tenace tradition d'anachronisme voulut le soutenir plus tard). Goethe entrevit à la lumière de sa propre expérience que l'art et la science pourraient former un jour les deux faces d'une même entité intellectuelle. La passion de la science, il le savait, tenait davantage à la lutte des idées qu'à l'accumulation des connaissances, et il devina aussi que les éléments adverses de certains antagonismes devaient s'interpénétrer, car chacun des deux extrêmes détient un attribut essentiel du monde intelligible, au lieu de lutter jusqu'à la mort d'un des deux camps. A propos de la biologie structurale ou fonctionnaliste, Goethe écrivit (et nous pourrions appliquer ses mots au temps sagittal et au temps cyclique) : « Plus intimement seront mises en corrélation ces deux fonctions de l'esprit, comme le sont l'inhalation et l'exhalation, et plus s'embellira l'horizon pour les sciences et leurs amis. »